

Quelques courants dans l'approche sociale du langage

Josiane Boutet

Citer ce document / Cite this document :

Boutet Josiane. Quelques courants dans l'approche sociale du langage. In: Langage et société, n°12, 1980. Juin 1980. pp. 33-70;

doi : <https://doi.org/10.3406/lsoc.1980.1247>

https://www.persee.fr/doc/lsoc_0181-4095_1980_num_12_1_1247

Fichier pdf généré le 02/05/2018

QUELQUES COURANTS DANS L'APPROCHE
SOCIALE DU LANGAGE

Josiane BOUTET
Université Paris VII
Département de Recherches
Linguistiques

Les recherches regroupées sous le terme sociolinguistique, hétérogènes dans leurs objets de recherche, dans leurs méthodologies, me semblent néanmoins présenter deux caractéristiques communes: une tentative pour introduire le politique dans la linguistique et une démarche critique face à la linguistique contemporaine.

1. A la différence de la sociologie, de la psychologie, de l'histoire ou de la géographie qui ont toutes été traversées par des crises internes profondes, la linguistique n'avait pas subi de contestation radicale. Cette inscription historique et institutionnelle des autres sciences humaines était littéralement absente en linguistique.

Qu'est-ce que le métier de linguiste?

Que faisons-nous quand nous décrivons des langues?

Quelle est l'organisation de la recherche linguistique en France?

Quelle est sa place institutionnelle et son pouvoir social?

Ces questions n'avaient guère interpellé les linguistes.

Une dizaine d'années après les remises en question de la sociologie, la démarche linguistique commence à être questionnée par ces courants que l'on appelle sociolinguistique, analyse du discours. Ils posent la question de l'inscription d'une pratique de recherche dans le champ du politique, chacun à leur manière.

En effet, ce qui m'apparaît comme la propriété commune d'écoles, de courants, de chercheurs aussi divers que M. Pêcheux, W. Labov, J.B. Marcellesi, J.P. Faye, R. Robin, c'est d'avoir eu un enjeu explicitement politique au départ de leurs recherches; enjeu politique et non uniquement scientifique comme dans la linguistique dominante. Bien sûr, on peut objecter que la linguistique formelle aussi est inscrite politiquement. Aucune recherche ne se développant en dehors d'une formation sociale donnée, il est évident qu'elle est partie prenante du champ, social, même si elle se donne l'illusion d'être neutre et universaliste.

Que l'on regarde l'historique de chaque courant et l'on verra qu'à son origine il y avait une pratique sociale. Ainsi, W. Labov s'est opposé au projet gouvernemental de l'éducation compensatoire et a démontré, en tant que linguiste, l'invalidité du projet⁽¹⁾. Ses recherches sont donc parties de la volonté d'articuler le champ des luttes sociales (ici dans le domaine de l'éducation), et le champ de la recherche linguistique. R. Robin, quand elle analyse la fonction du reportage dans la presse française contemporaine, apporte sa contribution à la critique-reformulation de la presse communiste. J.B. Marcellesi (1971) quand il analyse le Congrès de Tours contribue à la connaissance historique du P.C.F. M. Pêcheux⁽²⁾ dans son rapport sur "l'expérience Mansholt" relie explicitement sa recherche sur le fonctionnement du discours de la Social-Démocratie à la lutte pour le pouvoir que mène le Programme Commun. Le groupe "Chevalier-Delesalle" à Vincennes, le groupe de linguistique française à Aix, le groupe du CERLAC à Villetaneuse et notre propre groupe de recherche ont tous en commun, à l'origine de leurs recherches sociolinguistiques, une pratique sociale de formation des maîtres. L.J. Calvet (1974) analyse le fait historique du colonialisme et post-colonialisme français d'un point de vue de sociolinguiste...

2. Une autre caractéristique commune à ces différents courants de recherche est leur démarche critique par rapport à la linguistique contemporaine. Les argumentations peuvent différer d'un auteur à l'autre, d'une école à l'autre,

(1) Il s'agit de la vaste enquête menée par Labov et son équipe dans les années 65, dans le ghetto noir de Harlem. Les études ont été regroupées dans Language in the Inner City (1972), et traduit en français sous le titre, Le parler ordinaire (1978).

(2) C. Haroche, P. Henry, M. Pêcheux et J.P. Poitou, Un exemple d'ambiguïté idéologique: le rapport Mansholt. Université Paris 7, ronéo, 1976.

mais tous s'entendent à mettre en question le réductionnisme opéré par la linguistique dominante, c'est-à-dire essentiellement la linguistique américaine (les grammaires génératives et transformationnelles) dérivée du structuralisme saussurien ⁽¹⁾.

En effet, afin de permettre la constitution d'un objet de recherche homogène, cette linguistique a réduit l'étude du langage à celle de la langue, ou de la compétence ⁽²⁾. Ce qui se trouve ainsi masqué c'est que le langage est fondamentalement pratique, et pratique sociale. Lorsque Saussure délimitait l'objet de la linguistique à l'étude de la langue -fondant ainsi comme l'on dit la linguistique moderne et scientifique- il excluait du champ de cette discipline l'étude du langage comme activité.

La façon dont les structuralistes définissent les propriétés du corpus, ensemble de données à partir desquelles on induit les règles du système, est bien révélatrice des précautions prises au départ afin d'évacuer ce qui risquerait de compromettre l'élaboration d'un système linguistique uniforme: le corpus doit être homogène et représentatif. Représentatif de quoi, si ce n'est de l'idée que se font a priori les linguistes du système linguistique à établir. Quant à l'homogénéité, l'ensemble des travaux sur la variation linguistique a montré que ce n'est pas une propriété évidente des langues. Dans le cas de la linguistique chomskienne, le recours à l'intuition pour juger de la grammaticalité et de l'acceptabilité des phrases fabriquées par les linguistes au cours d'une argumentation, manifeste encore davantage que la théorie ne tend ^{pas} à rendre compte de la réalité des pratiques

(1) Dériver les grammaires génératives du saussurienisme ne signifie pas nier l'existence de divergences entre ces courants; néanmoins, et contrairement à certains linguistes pour qui les GGT représentent une rupture d'avec le structuralisme, je pense que leurs convergences -attitude formalisante et grammaticalisante, recherche de structures générales et abstraites, idéalisation et abstraction de l'objet de connaissance, non prise en compte de l'activité langagière...- sont bien plus fondamentales que leurs divergences. En marge de cette linguistique dominante se maintient un courant de pensée pour qui l'étude du langage dans toute sa complexité reste l'objet de la linguistique, courant illustré notamment par Jakobson et Benveniste. J'en parlerai plus loin.

(2) Le fait de rassembler ainsi ces concepts respectivement issus de Saussure et de Chomsky ne signifie pas que je mésestime le remaniement ainsi opéré par Chomsky en substituant au couple langue/parole le couple compétence/performance, ni ses effets dans le champ de la linguistique; ils sont simplement non pertinents de mon point de vue.

langagières, mais bien plutôt de l'idée que les linguistes se font de la (leur?) compétence⁽¹⁾.

Comme le souligne P. Fiala (1977) "cela conduit à une "dialectique scientifique" particulière où l'élaboration théorique se fait à partir d'exemples et de contre-exemples purement théoriques qui n'a pas pour but de décrire la langue réellement existante mais de valider ou d'invalider une construction logique". Travailler sur des phrases ad hoc fabriquées pour les besoins d'une argumentation, recourir à son intuition pour étiqueter les dites phrases en grammaticales ou non, acceptables ou non, sont autant de pratiques de linguistes qui permettent de réintroduire la normativité des grammaires traditionnelles, normativité que la linguistique descriptive se proposait précisément de remplacer par une observation objective et rigoureuse des faits de langue. Pour s'en convaincre il n'est que de relever les phrases sur lesquelles la linguistique dominante travaille: ce sont des phrases calibrées, normées, en rien différentes des exemples des grammaires traditionnelles, si ce n'est qu'on est passé de la langue des grands classiques à une langue neutre, dite standard.

De plus, à travers cette filiation entre grammaires traditionnelles et linguistique, c'est la tradition du travail sur l'écrit qui se perpétue. Paradoxalement, malgré le postulat saussurien de la primauté de l'oral, ce n'est presque jamais à partir d'échantillons de langue orale effective que se font les descriptions linguistiques (exception faite, évidemment, des travaux de phonétique et de phonologie). Le français oral est ainsi resté le "continent noir" de la linguistique.

Pour le grand anthropologue américain Dell Hymes, fondateur aux USA de ce courant interdisciplinaire nommé Ethnographie de la communication, le projet sociolinguistique implique de rompre avec les pratiques de la linguistique actuelle: il s'agit d'élargir son champ d'étude, abusivement réduit à celui de la langue comme structure formelle:

"La linguistique, cette discipline centrale dans l'étude de la parole (speech), s'est intéressée presque entièrement à analyser la structure du langage comme code référentiel, négligeant ainsi la signification sociale, la diversité et les usages. Il y eut d'importantes exceptions (comme les travaux de Firth, Jakobson ou Sapir), mais le courant dominant est allé de la

(1) Pour une analyse fine et très documentée de ces questions je renvoie le lecteur à P. Corbin (1980).

phonologie (avant la 2ème guerre mondiale) à la morphologie et la syntaxe" (p. 40, 1972).

Le but d'une sociolinguistique sera "d'expliquer la signification du langage dans la vie humaine, non pas dans l'abstrait, non pas à partir de phrases superficielles que l'on peut rencontrer dans des essais ou des manuels, mais dans la vie des hommes concrète et réelle. Pour cela, il faut développer des types de description et de classification adéquats, répondre à de nouvelles questions et donner à des questions familières un éclairage nouveau" (p. 41, 1972).

Dans la conception de D. Hymes la sociolinguistique ne sera pas nécessairement une nouvelle discipline prenant place à côté de la linguistique et des autres sciences sociales. Si la linguistique accepte de reconnaître la partialité de son objet d'étude et d'en changer, alors il suffira de parler de linguistique. Cela signifierait devenir une science sociale, intégrer la dimension socio-culturelle des faits de langage, décrire la diversité au sein d'une communauté linguistique...

On retrouve une position analogue chez un autre chercheur nord-américain, W. Labov pour qui l'étude du langage dans son contexte social devrait être l'objet légitime de la linguistique:

"Pour nous notre objet d'étude est la structure et l'évolution du langage au sein du contexte social formé par la communauté linguistique. Les sujets considérés relèvent du domaine ordinairement appelé "linguistique générale": phonologie, morphologie, syntaxe et sémantique. Les problèmes théoriques que nous soulèverons appartiennent également à cette catégorie, tels la forme des règles linguistiques, leur combinaison en systèmes, la co-existence de plusieurs systèmes et l'évolution dans le temps de ces règles et de ces systèmes. S'il n'était pas nécessaire de marquer le contraste entre ce travail et l'étude du langage hors de tout contexte social, je dirais volontiers qu'il s'agit là tout simplement de linguistique. Et l'on peut s'étonner qu'il soit utile de donner une base sociale élargie à ce domaine. Que la linguistique générale, quel qu'en soit le contenu, doive reposer avant tout sur le langage tel que l'emploient les locuteurs natifs communiquant entre eux dans la vie quotidienne, cela paraît aller de soi" (p. 259, Sociolinguistique).

Poussant plus avant l'analyse de l'histoire de la linguistique, il considère que ses développements actuels -la linguistique chomskienne- représentent un abandon du principe saussurien selon lequel la langue "est sociale dans son essence et indépendante de l'individu", ou encore que "la langue est une institution sociale" (Cours de linguistique générale, p. 37 et 33).

On en est donc arrivé à une situation apparemment paradoxale où les héritiers de Saussure "ne s'occupent nullement de la vie sociale: ils travaillent dans leur bureau avec un ou deux informateurs, ou bien examinent ce qu'ils savent eux-mêmes de la langue. Qui plus est ils s'obstinent à rendre compte des faits linguistiques par d'autres faits linguistiques, et refusent toute explication fondée sur des données "extérieures", tirées du comportement social" (Sociolinguistique, p. 259).

Si le paradoxe n'est qu'apparent c'est que Saussure lui-même n'avait pas donné à la théorie linguistique les moyens de traiter l'aspect social du langage et de la langue: héritière de la sociologie de Durkheim, la vision saussurienne du social se limitait à celle d'une collection d'individus.

A chacune de ses enquêtes Labov n'a cessé de remettre en cause la linguistique de l'intuition et de l'abstraction. Ainsi, il termine par ce jugement son étude sur La langue des paumés (1978), c'est-à-dire la langue de ces jeunes du ghetto qui n'appartiennent à aucun groupe de pairs, à aucune bande, qui sont extérieurs à la culture de rue:

"Le linguiste qui n'étudie que ses propres intuitions produisant à la fois données et théorie d'une langue abstraite de tout contexte social, ce linguiste-là est bien le dernier des paumés" (p. 220).

Je pourrai ainsi continuer à aligner les arguments avancés par divers auteurs contre le réductionnisme de la linguistique dominante. Les critiques sont désormais devenues triviales et je m'arrêterai là. Je voudrais néanmoins souligner que le qualificatif de "dominante" que j'ai utilisé n'est pas à prendre dans un sens métaphorique. Ce courant a bel et bien étouffé toute une tradition pour laquelle le langage comme phénomène social complexe et multiforme est en propre l'objet de la linguistique.

C'est, dans la première moitié de ce siècle, un courant de linguistes, élèves de Saussure ou profondément influencés par ses articles.

Ainsi C. Bally, dédiant son ouvrage Le langage et la vie à Saussure, y écrit :

"En somme je reste fidèle à la distinction saussurienne entre la langue et la parole; mais j'annexe au domaine de la langue une province qu'on a beaucoup de peine à lui attribuer: la langue parlée envisagée dans son contenu affectif et subjectif. Elle réclame une étude spéciale: c'est cette étude que j'appelle la stylistique. Un des objets de mon enseignement sera de montrer comment la stylistique s'emboîte dans la linguistique générale" (p. 158-59).

Il apparaît donc qu' à cette époque la rigidification dogmatique de la pensée saussurienne que nous connaissons actuellement ne s'était pas encore produite. Bally modifie les termes de l'opposition langue/parole, tant théoriquement que dans ses recherches concrètes (voir ses analyses de la langue parlée dans Linguistique générale et linguistique française et dans Traité de stylistique).

De son côté, A. Meillet, élève de Saussure, réaffirme le caractère hautement social du langage, et en tire les conséquences quant à l'orientation de la linguistique:

"la linguistique est demeurée jusqu'à présent à l'écart de l'ensemble des études sociologiques qui se constituent si activement, et, ce qui est plus grave, étrangère presque à toute considération systématique du milieu social où se développent les langues. Cet état de choses, au premier abord surprenant et paradoxal, s'explique quand on se rend compte de la manière dont s'est créée la linguistique; les langues ne sont pas étudiées d'ordinaire pour elles-mêmes; toutes les fois qu'on les a étudiées, ç'a été en vue de la récitation correcte d'un rituel religieux, ou de l'intelligence de vieux textes religieux ou juridiques, ou pour apprendre les langues étrangères, ou enfin pour parler ou écrire correctement la langue de tous les jours et surtout de celle des diverses parties du groupe (...) si le milieu dans lequel le langage évolue est un milieu social, si l'objet du langage est de permettre les relations sociales, si le langage n'est maintenu et conservé que par ces relations, si enfin les limites des langues tendent à coïncider avec celles des groupes sociaux, il est évident que les causes dont dépendent les faits linguistiques doivent être de nature sociale, et

que seule, la considération des faits sociaux permettra de substituer en linguistique à l'examen des faits bruts la détermination des procès, c'est-à-dire à l'examen des choses, l'examen des actions, à la pure constatation de rapports entre phénomènes complexes, l'analyse de faits relativement simples considérés chacun dans leur développement particulier"⁽¹⁾.

Il faudrait aussi parler de H. Frei, élève de C. Bally, qui entreprend une étude systématique des productions écrites populaires: il analyse dans La grammaire des fautes (1929) la fonction de ce que la grammaire normative appelle des fautes, et cela à **partir** d'un corpus constitué principalement de lettres adressées à l'Agence pour les Prisonniers de guerre (14-18) à Genève.

Quelques années auparavant, H. Bauche produisait une grammaire systématique "du français tel qu'on le parle dans le peuple de Paris": Le langage populaire (1920).

Dans la seconde moitié de ce siècle, un autre courant, celui des théories de l'énonciation, illustré notamment par R. Jakobson et E. Benveniste propose comme objet de la linguistique l'étude du langage en acte, du langage dans toute sa complexité. La diversité des études qu'ils ont l'un et l'autre entreprises témoigne de cette volonté. En 1956, Jakobson rappelait que

"La linguistique s'intéresse au langage sous tous ses aspects au langage en acte, au langage en évolution, au langage à l'état naissant, au langage en dissolution" (paru dans Jakobson, 1963, p.43)

Quelques années auparavant, dans son discours de clôture de la conférence des Anthropologues et Linguistes (Université d'Indiana, 1952), il se félicitait de l'ouverture scientifique qui s'y était manifestée. Et c'est en ces termes qu'il en rendait compte:

"Evidemment le fait le plus symptomatique a été la nette liquidation de toute espèce d'isolationnisme, cet isolationnisme qui est aussi haïssable dans la vie scientifique que dans la vie politique. C'en est fait de ces slogans qui opposaient la linguistique à l'anthropologie, la linguistique de l'hémisphère occidentale à celle de

(1) Ce passage est extrait de l'article Comment les mots changent de sens (1905-1906), in Linguistique historique et linguistique générale (1975, p. 231-32). Pour une incitation à la relecture de cet auteur, voir Stefanini, 1979, Sur une première rencontre de la linguistique et de la sociologie: relecture de A. Meillet, dans les Cahiers du GARS, n° 2.

l'hémisphère oriental, l'analyse formelle à la sémantique, la linguistique descriptive à la linguistique historique, le mécanisme au mentalisme et ainsi de suite. Ceci ne veut pas dire que nous nions l'importance de la spécialisation, la nécessité de s'attacher à l'étude de problèmes limités; mais nous savons qu'il s'agit là seulement de différents modes d'expérimentation, non de points de vue exclusifs. Comme on l'a très bien exprimé ici, nous ne pouvons pas vraiment isoler les éléments, mais seulement les distinguer" (1963, p. 26).

• •
•

Au-delà de cette problématique critique, commune à l'ensemble des travaux relevant de la sociolinguistique, on est confronté à des positions théoriques, des méthodologies extrêmement diverses. Mon propos ne sera pas ici de balayer avec objectivité et exhaustivité ce champ hétérogène: il existe de bonnes présentations générales de la sociolinguistique et j'y renvoie le lecteur⁽¹⁾. Je voudrais plutôt faire une présentation volontairement sélective de quelques écoles ou courants de ce domaine. Je ne les ai pas choisis, ou éliminés, en fonction de leur influence, de leur représentativité ou de leur rayonnement actuel, et de très illustres voisinent avec de moins connues. Ces choix reflètent mon propre cheminement en sociolinguistique: ce sont les écoles auxquelles je me suis confrontée ou affrontée, les théories qui ont croisé ma propre démarche, les partenaires scientifiques que je me suis choisis.

Si le lecteur veut bien accepter que la sociolinguistique, ou les travaux que l'on regroupe sous ce terme, a comme propriété de développer une démarche critique par rapport à la linguistique dominante, alors je lui proposerai de répartir les courants retenus en deux pôles: forçage de la linguistique dominante, ou rupture avec la linguistique dominante.

Je regrouperai au premier pôle les recherches qui ont toutes en commun d'essayer de forcer la linguistique à reconnaître la partialité de son objet de connaissance. Quant au second pôle, il concerne les travaux qui opèrent des déplacements suffisamment conséquents avec les principes et les méthodes de la linguistique dominante pour qu'on puisse parler de rupture théorique.

(1) J. Fishman, Sociolinguistique, Nathan-Labor-1971. Marcellesi et Gardin, Introduction à la sociolinguistique, Larousse, 1974. Trudgill, P. Sociolinguistics, Penguin Books, 1974.

Forçage de la linguistique dominante

J'ai retenu là le courant de la variation linguistique illustré principalement par Labov, et celui de la grammaire de la langue parlée en France.

1. La variation linguistique

Comme nous l'avons vu précédemment, Labov considère sa démarche comme proprement linguistique, signifiant par là à la linguistique dominante que c'est elle qui a perdu de vue l'objet même de la linguistique. Il s'agit donc, en aménageant la méthodologie et en modifiant l'appareil conceptuel sur des points souvent majeurs (voir plus loin) de dégager une nouvelle problématique au sein de la linguistique.

Labov, tout au moins le Labov de Sociolinguistique (1976), s'en est longuement expliqué⁽¹⁾. Et N. Chomsky l'a parfaitement entendu qui admet sans hésiter que "c'est de la linguistique. Une linguistique qui prend l'idéalisation de la linguistique ordinaire, un pas plus près de la réalité complexe (...). C'est une linguistique qui prétend étudier les dialectes. Mais je ne vois pas en quoi l'étude des dialectes des ghettos diffère de celle des dialectes universitaires" (p. 72, 1977).

Propos polémiques et qu'il faut prendre comme tels, car les déplacements opérés par Labov, bien que se situant à l'intérieur de la linguistique, ne sont pas minces. Se donner pour objet la langue effectivement parlée par les locuteurs, et recueillie dans son contexte social entraîne de profondes reformulations théoriques et méthodologiques.

Au plan théorique, l'observation de la langue dans la société modifie la conception même de la langue. Pour Saussure, puis pour Chomsky, l'opposition langue/parole recouvrait l'opposition entre homogénéité et hétérogénéité: seule la langue est fondamentalement hétérogène; la variation fait partie du système de la langue. Les conséquences d'un tel déplacement sont nombreuses:

Variation linguistique et changement. A partir du moment où l'on considère la structure de la langue comme hétérogène, il devient possible d'observer

(1) J'émetts cette réserve, car les travaux de Labov ne sauraient se réduire à une linguistique de la variation. Des études comme Les insultes rituelles, La transformation du vécu à travers la syntaxe narrative (1978) et Therapeutic discourse (1977) relèvent d'une toute autre problématique, celle de la pragmatique et de l'analyse de discours.

le changement linguistique en synchronie, à travers les faits de variation: un changement linguistique réussi étant le résultat d'un processus socio-linguistique complexe mettant en compétition plusieurs variables linguistiques.

Lors de son étude exemplaire sur le changement phonétique dans l'île de Martha's Vineyard, Labov fait l'hypothèse qu'il est possible d'observer directement le changement linguistique: "Ce que j'entends montrer, c'est que cette structure mêlée, faite de conditionnements phonétiques inégaux, de fréquences d'usage qui varient avec l'âge, la région, le groupe social, telle que nous l'avons vue sur Martha's Vineyard, est le changement linguistique sous la forme la plus simple encore digne de ce nom" (1976, p. 71).

Observer et décrire le changement linguistique à partir de multiples faits de variation linguistique dans une communauté amène le chercheur à travailler en temps apparent: étude de l'évolution d'un trait linguistique dans les productions de x générations, co-présentes dans une même synchronie. L'étude traditionnelle en temps réel (comparaison d'états de langue appartenant à des synchronies différentes) devra venir confirmer, ou infirmer, la direction supposée du changement.

Pour Labov, étudier le changement ce n'est pas se contenter d'en décrire le processus; il faut aussi pouvoir l'expliquer. Par exemple, pourquoi constate-t-on à Martha's une centralisation dans la prononciation du premier élément des diphtongues / ay/ et /aw/ ? Sans rejeter le rôle des facteurs internes, rôle qui fut souligné notamment par Martinet⁽¹⁾, Labov considère le milieu social où le changement se produit comme déterminant:

"Il est impossible de comprendre la progression d'un changement dans la langue hors de la vie sociale de la communauté où il se produit" (1976, p. 47).

Cette prise de position anti-structuraliste l'amène à entreprendre une étude historique, sociologique, ethnographique très fine des populations de l'île, et à en conclure au rôle déterminant de la revendication d'une identité vineyardaise dans le processus de centralisation phonétique.

Cette analyse met en évidence un fait socio-linguistique que dans ses travaux ultérieurs Labov va développer: au sein d'une collectivité donnée, les variables linguistiques sont toujours affectées d'un jugement social,

(1) Economie des changements phonétiques, 1955, Francke.

positif dans le cas de la centralisation à Martha's, négatif dans le cas de la non-prononciation du /r/ final à New-York.

Jugements et productions linguistiques. Selon Labov, à l'intérieur d'une communauté linguistique coexistent une pluralité de systèmes linguistiques en concurrence. De même que la société est stratifiée en couches sociales hiérarchisées, de même les variables linguistiques sont stratifiées socialement en variables de prestige et variables stigmatisées: "il existe un ensemble d'attitudes linguistiques uniformément partagées par tous les membres d'une communauté, que leur parler soit stigmatisé ou bien prestigieux" (1976, p. 215).

Par ces propos, Labov souligne un fait sociolinguistique essentiel: productions linguistiques effectives des locuteurs et évaluations de leurs propres productions, ou de celles des autres, sont deux réalités distinctes. Ainsi, par exemple, que les jeunes locuteurs de New-York prononcent le /r/ final ou qu'ils ne le prononcent pas, ils s'entendent tous à juger la première prononciation normée, et la seconde incorrecte.

C'est cette communauté de réaction par rapport à la norme que Labov juge caractéristique d'une communauté linguistique: "Il serait faux de concevoir la communauté linguistique comme un ensemble de locuteurs employant les mêmes formes. On la décrit mieux comme étant un groupe qui partage les mêmes normes quant à la langue" (1976, p. 228).

Grâce à des techniques psychosociologiques, Labov a pu mesurer l'attitude des locuteurs des différentes couches sociales à New-York à l'égard des variables linguistiques dans leur propre discours et dans celui des autres (voir 1976, p. 196, 215 et sv.). Un fait s'impose à l'analyse des résultats: ce sont les couches sociales qui emploient le plus les variables stigmatisées qui se montrent les plus normatives à l'égard de ces mêmes variables dans le discours des autres locuteurs; conscience aigüe de la norme, mais impuissance à la mettre en oeuvre dans son propre discours. Ce caractère "imaginaire" de la norme apparaît très nettement dans les tests de réaction subjective à son propre discours. Les sujets ne perçoivent pas la réalité, non normative, de leurs propres productions, et ils s'attribuent des variables de prestige. Labov en conclut fort justement "que le New-Yorkais perçoit son intention phonique, plutôt que le son qu'il émet réellement" (1976, p. 199).

Dans la perception de cette relation entre productions et évaluations, la petite bourgeoisie new-yorkaise occupe une place particulière: c'est le groupe social le plus normatif dans ses jugements bien qu'en style familier il produise un maximum de variables stigmatisées; c'est le groupe qui présente la plus importante variation stylistique: peu de variables de prestige en style familier, mais un maximum de ces variables en style formel, allant même jusqu'à dépasser la grande bourgeoisie dans la production de formes normées (phénomène d'hypercorrection).

Cette tension entre jugements et productions, cette volonté de produire de la norme au point "d'en rajouter" caractérisent un état "d'insécurité linguistique". Ce n'est d'ailleurs pas le propre de la petite bourgeoisie mais des groupes sociaux dont l'identité est problématique.

A quelque niveau que l'on envisage la réflexion sur la langue on bute sur un objet hétérogène:
hétérogénéité des systèmes linguistiques, en corrélation avec les styles, les classes sociales, l'âge, le sexe...
hétérogénéité des jugements linguistiques qui clivent la langue en un système de prestige d'une part, et un système stigmatisé d'autre part.

La variation stylistique. "Il n'y a pas de locuteur à style unique", tel est l'un des apports décisifs de Labov à une sociolinguistique. Aucun locuteur ne relève d'un seul dialecte. Chaque locuteur produit, en fonction des situations socio-culturelles, des discours relevant de plusieurs systèmes linguistiques.

Comme nous venons de le voir, les variables linguistiques sont soumises à une hiérarchisation sociale. C'est cette hiérarchisation qui est à l'oeuvre dans la variation stylistique, c'est-à-dire la co-variation entre variables linguistiques et situation sociale. On constate en effet que tous les locuteurs modifient leur style en fonction de la plus ou moins grande formalité de la situation: le taux d'utilisation des variables de prestige croît avec la formalité de la situation, et le taux d'utilisation des variables stigmatisées décroît avec la formalité de la situation. L'ensemble des courbes varie dans un même sens, mais pour chacune d'entre elles, l'amplitude de la variation dépend de facteurs comme l'âge, la classe sociale...

Cette mise à jour des corrélations entre situations et variables linguistiques a des conséquences importantes en sociolinguistique. Elle devrait constituer une solide mise en garde contre des démarches trop hâtives,

et prétendant décrire le parler des paysans, le parler des ouvriers... D'une part, même teintée de sociologie, une telle homogénéité n'a aucune réalité. D'autre part, les discours tenus dans une situation d'enquête ou de tests, c'est-à-dire formelle, ne sauraient être assimilables aux discours informels des locuteurs (leur vernaculaire, dans les termes de Labov).

Aussi, seule une réflexion très poussée sur le recueil des données sur l'enquête linguistique, permettra à Labov de dépasser "le paradoxe de l'observateur" qu'il avait si pertinemment souligné: comment peut-on recueillir la langue parlée par les locuteurs quand on ne les observe pas, au moment où on les observe?

Le recueil des données. Ce sont les limites mêmes de l'enquête sur New-York qui ont conduit Labov et son équipe à réviser profondément les conditions de recueil des données. Rappelons donc d'abord la méthodologie qu'ils avaient adoptée à New-York.

Ils avaient procédé à une série d'entretiens dans un quartier de la ville, en se présentant comme effectuant une recherche "sur la langue américaine". Les entretiens comprenaient trois parties: l'entretien proprement dit qui pouvait durer 1/2 h à 1 h; la lecture d'un texte; la lecture de listes de mots. Ces trois situations s'organisent donc selon un degré de formalité croissante. Mais le discours le moins formel, le discours familier n'y apparaît pas. Comment susciter, dans le cadre d'un entretien, des situations où le locuteur recourt à un style familier? Labov n'apporte pas de solution systématique, mais une série de techniques dépendantes à la fois de l'expérimentateur, d'événements aléatoires surgissant dans la situation: enregistrement clandestin de la phase préparatoire à l'entretien, ou postérieure à sa clôture, questions à fort contenu émotif comme "le danger de mort", interventions de personnes extérieures faisant basculer la situation dans l'informalité (coups de téléphone, irruption d'enfants...).

On le voit, ces techniques permettent de pallier les difficultés inhérentes à la situation d'entretien, mais elles ne constituent pas une méthodologie satisfaisante. La dyssymétrie fondamentale entre enquêteur et enquêté demeure, impliquant l'inégalité de l'échange verbal.

L'enquête sur le ghetto noir met au premier plan l'observation-participante. Les données ont été recueillies en situation par un jeune adulte noir, John Lewis, membre à part entière de la culture de rue du ghetto. C'est grâce à lui que furent enregistrés des discours tenus

en vernaculaire noir américain (VNA) au sein d'un groupe de pairs).

La langue des adolescents noirs ainsi obtenue n'a que de très lointains rapports avec celle qu'ils produisent dans des situations très formelles et dévalorisantes comme la situation scolaire ou les tests. Labov démontre ainsi que la situation sociale est déterminante dans le comportement verbal. Avant de conclure au déficit culturel et langagier des enfants du ghetto, il faudrait modifier les conditions même d'obtention de leurs discours. La non-verbalité qu'ils manifestent dans des situations de tests se transforme en habileté verbale si l'adolescent est placé dans une situation de parité et de stimulation verbale réelle, obtenue par un choix de référents appartenant à la culture du groupe de pairs (voir la comparaison entre le discours d'un locuteur de la middle class et celui d'un locuteur de VNA, 1978, p. 125 et sv.).

2. Grammaire de la langue parlée

Il est trivial de rappeler qu'une langue est d'abord et avant tout orale, et que l'écriture est un "accident" historique mais en aucun cas une propriété intrinsèque des langues. Malgré cela la linguistique, emboîtant le pas aux grammaires, travaille toujours essentiellement sur de l'écrit. Aussi, décider en tant que linguistes de rompre avec cette longue tradition est une démarche importante et qui n'est pas sans effet sur l'ensemble de la linguistique. Il est alors nécessaire de mettre au point des techniques de recueil des données il faut repenser les catégories grammaticales de description des langues entièrement forgées pour l'écrit, et non-adequates à rendre compte des phénomènes linguistiques propres à l'oral.

Il faut cependant noter que de telles descriptions ne partent pas de rien. Aux USA comme en France le travail dit "de terrain" a déjà une longue histoire. En Amérique Centrale et du Sud, en Afrique, des équipes de chercheurs ont été confrontés à la tâche de description de langues purement orales. Des techniques ont été mises au point; et notamment les procédures distributionnelles d'analyse des langues, tant aux plans phonétique, morphologique que syntaxiques fonctionnent bien, et permettent la constitution de grammaires descriptives de ces langues.

Mais tandis qu'on décrivait les langues des colonisés, les langues parlées par les colonisateurs restaient inconnues, ou presque. En France, à ma connaissance, la seule tentative systématique de description de la langue

parlée date de 1920: c'est Le français populaire de Bauche.

La table des matières de cet ouvrage montre bien qu'il s'agit d'un projet de grammaire exhaustive du français parlé; elle comprend deux parties, Grammaire et syntaxe, et Dictionnaire du langage populaire parisien. La première partie est divisée selon les notions grammaticales classiques: prononciation, genre, nombre, articles, substantif...

L'intérêt du travail de Bauche ne tient donc pas aux catégories d'analyse qu'il met en place, mais au matériel linguistique même. Ce sont des mots, constructions, phrases du français effectivement parlé à Paris.

Exemples:

les femmes ça veut toujours plus qu'on leur donne (p. 84)

ma pauvre argent (p. 90)

le docteur qu'il est question qu'elle se marie avec (p. 141)

c'est nous qui a gagné le gros lot (p. 154) etc.

Comparées aux enquêtes actuelles en sociolinguistique, et notamment à la méthodologie mise au point par Labov dans son étude sur la langue du ghetto, le travail de Bauche peut paraître bien criticable: à la manière d'un ethnologue muni de son petit carnet et de ses deux oreilles, il a écouté les parisiens parler entre eux, il a noté; rien de plus:

"... au lieu de prendre comme exemples des textes d'auteurs connus, textes généralement longs, et, bien souvent, mauvais au point de vue de l'exactitude du parler populaire, j'ai simplement reproduit des phrases que j'ai entendues dans la rue, dans l'armée, dans les ateliers, les usines et les boutiques, chez les marchands de vin, dans les compartiments de troisième classe, dans les quartiers populaires de Paris et, aussi, des phrases que j'ai collectionnées dans des lettres écrites par des gens du peuple"; (p. 27).

Bauche donne alors en note des exemples de sa pratique:

"A l'époque qu'on est, i devrait faire plus bon, y a pas à tortiller (Entendu dans la rue, à Paris, par une froide matinée de mai).

Des fois, la guerre, y a du bon: au lieu qu'c'est nos hommes qui boit, c'est nous qui s'souïe, à ct'heure! (Entendu à Levallois dans une boutique de marchand de vins, dit par une femme du peuple)".

Il faut croire néanmoins que Bauche n'était pas un mauvais ethnologue, car les faits qu'il a relevés, même filtrés par son oreille de lettré, couvrent une grande partie des phénomènes linguistiques propres à l'oral.

Le projet de H. Frei (1929), bien que s'attachant principalement à des productions écrites, a cependant sa place dans ce courant de description du français parlé. Son objectif est la connaissance des mécanismes systématiques qui produisent les apparentes fautes du français parlé. Ces mécanismes sont, selon l'auteur, régis par des besoins communs à l'ensemble du système du français: besoin d'assimilation, de différenciation, de brièveté, d'invariabilité, d'expressivité. Seuls varient les procédés linguistiques utilisés pour exprimer ces besoins, différenciant ainsi en surface le français écrit du français parlé. Frei en donne un exemple: "Soit une phrase correcte: Ce qui importe dans un pays, c'est le nombre. Le français avancé parlé dira: Ce que ça importe dans un pays, c'est le nombre; tandis que le français avancé écrit aura: Ce qu'il importe dans un pays, c'est le nombre. Or un seul et même besoin est à la base de ces deux fautes; le besoin d'invariabilité demande que la transposition de la phrase indépendante en une proposition relative s'effectue avec le minimum possible de changements. C'est donc le type de l'indépendante qui dans chaque cas commande la forme nouvelle: Ca importe Ce que ça importe; Il importe Ce qu'il importe" (p. 36).

Pour mener son analyse fonctionnelle de la langue courante, Frei utilise des données de la langue parlée (empruntant abondamment aux exemples de Bauche), et surtout de la langue écrite populaire: les lettres de la guerre de 14-18: "Rédigées le plus souvent par des personnes de culture rudimentaire -généralement des femmes du peuple- expédiées de tous les coins de la France, ces lettres reflètent assez fidèlement l'état de la langue courante et populaire d'aujourd'hui" (p. 37).

Aussi les phénomènes linguistiques relevés et décrits par Frei s'apparentent à ceux de Bauche:

Nous vous remercions par avance de la peine que va vous donner ces recherches. Ayant été blessé au pied le 24 août se fut les Allemands qui le relevèrent (p. 164)

Voici l'adresse du corps d'armée que mon fils fait partie (p. 184)

Dans une attaque qu'ils ont eue en face le bois de ... Blessé sur la Sambre en face Charleroi (p. 217) etc.

S'attacher à la description de tels phénomènes, leur supposer une finalité fonctionnelle implique un élargissement de l'objet de la linguistique. C'est en ces termes que Frei l'exprimait:

"Mais dès que l'on considère la langue comme un instrument agencé en vue de fins données, la conception saussurienne devient trop étroite. Comment une science pourrait-elle étudier un instrument envisagé en lui-même et pour lui-même? Nous dirons pour notre part que la linguistique fonctionnelle a pour unique et véritable objet le langage, envisagé comme un système de procédés qui est organisé en vue des besoins qu'il doit satisfaire" (p. 39).

Actuellement on assiste à un renouveau de l'intérêt pour une étude systématique du français parlé. Mais le cadre théorique et méthodologique a changé: la perspective fonctionnaliste de Frei, qui faisait suite à la théorie stylistique de C. Bally, n'a plus que peu d'écho. Se développent des recherches principalement axées sur la syntaxe de l'oral, comme en témoignent les travaux menés à Aix-en-Provence dans le cadre du Groupe Aixois de Recherche en Syntaxe (GARS)⁽¹⁾.

Si je classe une démarche comme celle du GARS au pôle "forçage", c'est qu'est maintenu comme objectif la connaissance du système de la langue, non plus à partir des données d'une langue idéale, mais des productions effectives des locuteurs. Ces productions seront obtenues dans des situations sociales réelles. Par exemple, un des corpus étudié à Aix provient d'un enregistrement d'entretiens dans un bus de la Sécurité Sociale à Marseille, fait à l'aide d'un micro dissimulé. C'est le corpus des données qui change, et donc les faits de langue à analyser. En effet lorsqu'on est confronté à de tels enregistrements, des notions aussi fondamentales que celle de phrase éclatent; de nouvelles procédures de descriptions sont à inventer pour rendre compte d'énoncés dont l'existence même avait échappé à la linguistique.

De tels chercheurs font le pari que l'oral n'est ni un raté de l'écrit, ni le domaine de la faute, de l'erreur ou de l'innattention. Les productions orales obéissent à des règles morphologiques et syntaxiques qui n'ont pas ou peu été décrites. On n'y rencontre quasi pas de structures canoniques du type Sujet-Verbe-Complément, mais des constructions comme:

ces souliers j'écrase les pieds de tout le monde
avec Paul je sors pas souvent avec lui
moi hein il mord fort
le cinéma bof etc (Deulofeu, 1979)

(1) Se reporter aux cahiers du GARS, n° 1 et 2, et à J. Deulofeu (1977).

Ou des fragments de discours comme:

celles de maçon vous les avez vues arrivé à 40 ans les mains de maçon vous les avez pas vues moi j'ai vu les j'ai vu les les mains de ma mère hé elles sont pas si vilaines que les miennes quand même elle a quel âge maintenant 57 ans ma mère bé 57 ans mais un maçon mais celles d'un maçon à 40 ans vous voyez l'ongle il lui manque la moitié là il est sorti là mais c'est horrible les mains d'un maçon c'est horrible (C. Blanche Benveniste et al., Cahiers du GARS n° 2, 1979).

On conçoit aisément les retombées sociolinguistiques de telles recherches: la mise à jour des régularités de l'oral devrait permettre de repenser la question de la norme, de débarasser le couple oral/écrit des jugements idéologiques qui persistent à lui associer le couple incorrect/correct... Telle fut la démarche de Labov lorsqu'il apportat son importante contribution critique au débat pédagogique sur les handicaps culturels et l'éducation de compensation. En tant que linguiste, il a pu démontrer que les dialectes non standard, et en particulier le black english vernacular (le vernaculaire noir américain, VNA), étaient hautement structurés. Dans des études comme Les problèmes de lecture chez les enfants ou Le VNA est-il un système séparé? (tr. 1978), Labov s'est attaché à mettre à jour les règles phonétiques, morphologiques et syntaxiques qui gouvernent le VNA. D'un autre côté, dans le champ de la pédagogie, des chercheurs affirmaient le déficit et la privation culturelle des enfants de la "lower class" et en particulier des enfants noirs: leur langage est verbeux, illogique, agrammatical. Aussi lorsque Labov intervint dans le débat, il le fit au nom des connaissances linguistiques acquises en décrivant minutieusement ces dialectes dans leur contexte social: ces connaissances lui permirent de prouver la fausseté des théories de la privation.

Rupture d'avec la linguistique dominante

J'ai retenu à ce pôle le courant nord-américain d'ethnographie de la communication, les théories du discours en France, et un auteur qui occupe une place très exceptionnelle dans le domaine qui nous intéresse, Volochinov (Bakhtine).

1. L'ethnographie de la communication

Cette école s'est développée dans les années 60 aux USA, à l'initiative du grand anthropologue D. Hymes. Depuis lors de nombreux travaux

de terrain se sont accumulés aux USA, une très importante bibliographie a été constituée. Fondamentalement empiriste et pluri-disciplinaire, ce courant intéresse l'anthropologie, l'anthropologie linguistique, la sociologie et... la linguistique.

Malgré l'expansion remarquable de l'ethnographie de la communication aux USA, elle reste peu connue en France, et encore moins pratiquée⁽¹⁾. C. Bachmann (1975) explique cette situation par l'histoire de la constitution des univers scientifiques aux USA et en France: dans ce premier pays l'anthropologie et la linguistique ont une longue histoire commune, et l'anthropologie linguistique y est une branche très développée alors qu'elle n'existe pas en France. L'intérêt très ancien pour les langues orales amérindiennes a conduit la linguistique américaine à se préoccuper très tôt de la question du recueil des données, en milieu social, et à élaborer des taxinomies et des procédures d'analyse adéquates: "Aux Etats-Unis, dès le 18e siècle, les langues et les cultures indiennes, vont bénéficier, auprès d'une minorité importante d'intellectuels d'un intérêt qui sera sans cesse renouvelé. La présence immédiate de langues et de cultures radicalement étrangères fait surgir et impose des problématiques que l'Europe, fascinée par ses origines gréco-latines, ne perçoit que faiblement. L'Europe étudie, avec un art que la philologie transforme en science, les traditions écrites et le processus historique qui les constitue. Les Etats-Unis mettent au premier plan le problème du recueil des données et de leur classement empirique" (Bachmann, 1975, p. 5).

L'ethnographie de la communication développe une approche intégrée des questions de langage et de culture, et s'intéresse à l'acte de communication comme réalité socio-culturelle envisagée dans toute sa complexité. Aussi l'étude du code linguistique, de "la langue en elle-même et pour elle-même" comme la préconisait Saussure, devient-elle un des aspects de l'analyse. L'ethnographie de la communication se refuse à autonomiser le système linguistique; et c'est en cela que réside la rupture d'avec la linguistique dominante.

Dans un célèbre article, D. Hymes (1972) expose les buts et les méthodes de cette discipline. Bien que les situations de communication dans les sociétés présentent une grande diversité culturelle, et que de multiples facteurs entrent en jeu dans leur définition, Hymes fait

(1) font exception les travaux du CERLAC de l'Université de Paris Nord menés par C. Bachmann, J. Simonin, M. Lacoste...

l'hypothèse qu'on peut traiter cette diversité à l'aide d'un petit nombre de règles: "Sous jacent à la diversité langagière (of speech) à l'intérieur d'une communauté, et dans les conduites individuelles, il existe des relations systématiques qui, de la même façon que les structures grammaticales ou sociales, peuvent être l'objet d'enquêtes qualitatives" (1972, p. 38).

Dans toute société existent des règles de communication plus ou moins implicites, et tout locuteur acquiert une compétence communicationnelle, distincte de sa compétence linguistique, et qui lui permet, par exemple, de savoir utiliser à bon escient les formes d'adresse, ou d'adopter le ton adéquat à une situation donnée (noce, office religieux, salle de garde...).

L'anthropologie linguistique a d'ores et déjà fourni de très nombreuses enquêtes de terrain, monographies menées dans des sociétés diverses. Sur la base de ces données de l'observation, D. Hymes pense possible, et nécessaire, de dépasser la taxinomie et de proposer un modèle descriptif: il devra être général pour s'appliquer à toutes les sociétés et permettre la systématisation des données particulières. Hymes constitue ce modèle en dégageant des catégories d'analyse et en les classant à la manière des grammaires en constituants immédiats: chaque catégorie de rang supérieur se décompose en unités plus petites et ainsi de suite jusqu'aux catégories ultimes.

La catégorie première est la communauté linguistique. Elle n'est bien sûr pas définie comme un ensemble de locuteurs parlant une même langue, mais comme "une communauté partageant des règles pour la conduite et l'interprétation de la parole (speech), ainsi que des règles pour l'interprétation d'au moins une variété linguistique" (1972, p.54).

Cette définition est à rapprocher de celle donnée par Labov pour qui, on s'en souvient, c'est l'adhésion à des jugements de valeur sur les variétés d'une langue qui fonde une communauté linguistique, et non pas un usage unifié d'une langue.

Cette communauté linguistique se compose de situations de communication, elles-mêmes composées de faits de communication (speech event), eux-mêmes composés d'actes de parole (speech act). Ainsi par exemple, une soirée représente une situation de communication. Elle comprend des faits de communication comme les conversations, les chansons, les toasts... Ceux-ci, à

leur tour, sont composés d'unités plus petites, les actes de paroles, comme les dialogues, les plaisanteries...

Cette dernière catégorie, les actes de parole, comprend 16 composants assez hétérogènes allant des participants aux buts et finalité, en passant par le contenu du message, le ton, les genres, les règles d'interprétation et les règles d'interaction (voir p. 59 et sv.).

Ce modèle devrait permettre de comparer les différentes situations de communication dans les sociétés, et D. Hymes en donne un exemple à la fin de son article en appliquant le modèle à trois situations de communication chez les indiens d'Argentine, les Abipons.

Ce modèle ne va pas sans poser quelques problèmes. Par exemple, selon quels critères va-t-on reconnaître une plaisanterie d'une injure? Hymes n'apporte aucune réponse; aucun critère de reconnaissance des différentes unités n'est avancé. Il est clair que seule fonctionnera alors l'intuition du chercheur, ou son bon sens. Autre question en suspens, comment Hymes a-t-il isolé ses différentes catégories d'analyse? d'où sont-elles issues? en particulier, pourquoi proposer 16 composants des actes de parole plutôt que 10, ou 32? On a ainsi bien souvent l'impression d'avoir plus affaire à un inventaire non fini qu'à un modèle descriptif.

Il me semble donc que l'apport de l'ethnographie de la communication réside moins dans ses tentatives de systématisation comme celle de Hymes, que dans l'observation et le recueil de données langagières fondamentales pour qui s'intéresse aux rapports entre le langage et la société, ainsi que dans l'insistance à ne jamais séparer le langagier du social où il est produit, et qui le régule.

Proche par certains de ses développements de l'ethnographie de la communication, un autre courant nord-américain, l'ethnométhodologie, se donne aussi pour but la mise à jour des règles non codifiées qui gouvernent les situations sociales. E. Veron (1973) en parle en ces termes: "Une norme recommande un certain objectif social comme désirable, mais comment se débrouillent les acteurs pour savoir à quelles situations cet objectif s'applique, comment font-ils pour décider si les autres le poursuivent ou non, comment déterminent-ils les moyens adéquats? Il y a donc une couche de règles qui ne sont pas les normes, puisque ce sont les règles qui définissent les conditions sous lesquelles les normes elles-mêmes existent. A partir de cette

approche, les ethnométhodologues ont commencé à réunir un matériel extrêmement important de description de règles non codifiées, de procédures non verbalisées, de "techniques" toujours prises comme évidentes; mais qui sont le tissu même du social, et sur lesquels les normes se fondent" (p. 270).

Ce courant s'est intéressé à divers aspects de la vie sociale. Ainsi E. Goffman, a étudié les règles implicites d'institutions comme l'asile, le couvent, la prison...⁽¹⁾. Certains ethnométhodologues ont privilégié l'étude du comportement verbal; les plus connus sont Sacks Schegloff et Jefferson dont j'analyserai ici une des études, celle consacrée à l'organisation du tour de parole (1972).

Dans la terminologie de Hymes, l'organisation des tours de parole fait partie des normes d'interaction des sociétés; elle est l'objet d'un apprentissage et d'une socialisation. Le tour de parole en tant qu'acte de parole est un composant de plusieurs faits de communication: débat, cérémonie, entretien... Les auteurs ont choisi d'étudier les règles du tour de parole à l'intérieur du fait de communication qu'est une conversation. Les règles dégagées seront donc spécifiques à la conversation. Par exemple, comme nous le verrons en détail par la suite, la récursivité d'une des règles du modèle permet au présent locuteur de ne pas "lâcher" son tour de parole. En conséquence, la longueur maximum d'un tour de parole n'est pas prévisible, contrairement à ce qui se passe dans d'autres faits de communication comme le débat, par exemple, où d'autres règles devront rendre compte de la régulation des temps de parole qui s'y opère.

Analysant divers enregistrements, les auteurs observent une série de faits réguliers dont ils rendent compte par un modèle formé de 2 composants et d'un ensemble de règles.

Composant 1: Plusieurs unités linguistiques peuvent construire un tour: phrase, proposition, groupes lexicaux. Chacune de ces unités délimite une place transitionnelle possible, c'est-à-dire la possibilité pour un autre locuteur de prendre la parole. L'observation des changements de locuteurs montre qu'ils ne se font pas à n'importe quel point du discours, mais aux points d'achèvement des unités de construction. Exemple:

Ken:	I saw 'em last night	[at uhm school
Jim:]	They' re a riot

(1) Certains de ses ouvrages ont été traduits en français: Asiles, 1968, Minuit; La mise en scène de la vie quotidienne, 2 tomes, 1973, Minuit.

Louise: I think it's really funny [to watch
Roger: [ohhh God! (p. 721)

Composant 2. Il concerne la répartition des tours de parole. Deux techniques sont possibles: le tour est donné par le présent locuteur, ou il est pris par auto-sélection.

Les règles. A chaque place transitionnelle possible, un ensemble de règles s'applique: soit le prochain locuteur est sélectionné par le présent locuteur, soit le prochain locuteur s'auto-sélectionne, soit le présent locuteur continue. En ce cas, l'ensemble des règles se ré-applique récursivement à la prochaine place transitionnelle.

Dans la réalité d'une conversation ces règles peuvent être enfreintes. Ainsi, si la prévision des places transitionnelles est mal faite il en résulte des chevauchements de locuteurs:

A. Sixty two feet is pretty good si: [ze
B. [oh: :boy (p. 707)

La règle d'auto-sélection peut avoir comme conséquence que plusieurs locuteurs s'auto-sélectionnent à la même place transitionnelle produisant alors des discours simultanés:

Mike : I know who d'guy is
Vic : [He's ba: :d
James : [You know the gu:y ? (p. 707)

Le parti pris d'empirisme de telles études est assurément difficilement compatible avec les préoccupations des sciences humaines européennes. Néanmoins elles attirent notre attention sur des faits de micro-sociologie qui passent trop souvent inaperçus ou qui sont considérés comme des évidences. Dégager les règles qui gouvernent des situations sociales aussi banales que les conversations démontre bien qu'aucune situation n'est "naturelle", même si les participants n'ont conscience ni d'appliquer les règles ni de les avoir apprises.

Malgré ces difficultés épistémologiques, quelques chercheurs français se sont résolument situés dans la mouvance de l'ethnographie de la communication et de l'ethnométhodologie nord-américaines. J'examinerai ici le travail de M. Lacoste (1978) sur les interactions médecins-malades

dans le cadre de la consultation externe d'hôpitaux de la région parisienne.

A un premier niveau d'observation, les consultations se déroulent apparemment selon une séquence linéaire de questions/réponses. Cependant un examen plus approfondi révèle que ces situations sont "traversées de silences, de reprises, d'incohérences, de désaccords et de malentendus" (p. 2). Ces ratés de l'interrogatoire montrent que la recherche de l'information factuelle est loin d'être l'unique objet de ce type de conversations. Ces ratés sont "les traces d'une violence symbolique exercée par l'interrogatoire en tant que mise en ordre du discours et des résistances qu'il ne manque pas de susciter lorsque la visée du malade ne coïncide pas avec celle du médecin dans l'enjeu d'une situation" (p. 51).

L'observation de ces situations institutionnelles oblige à rejeter comme trop restrictif le type de description produit par l'analyse dialogique qui "fait comme si tout discours avançait par une série de mouvements illocutoires discrets et non ambigus" (p. 32). De telles séquences apparaissent rarement dans les consultations analysées. En voici un exemple:

Med Quel âge avez-vous?

mal 38 ans

M Qu'est-ce que vous faites comme métier?

m Employé de banque

M Vous faites du sport?

m Oui

M Quoi

m Football (p. 32)

Généralement l'échange verbal déborde les règles d'une simple dialogie. La séquence question/réponse se transforme en question/question ou question/assertion, ou question/exclamation. A des demandes d'information factuelle les malades répondent parfois par des essais de récits:

M Vous avez mal dans les bras à quel moment?

m J'ai remarqué... C'est surtout... quand j'ai mangé si par exemple j'ai fait un bon repas que... j'ai eu pris un peu de vin autrement je j'en bois pas mais si j'en bois accidentellement il me semble que... ça l'accentue toujours (p. 35).

Les malades développent de véritables stratégies de résistance à la structure dialogique. L'une d'entre elles est le refus de répondre aux questions effectivement posées:

m (ce médicament) c'est vraiment trop dur

M Pourquoi? Pourquoi est-ce que vous dites trop dur? Expliquez-moi un peu
m euh... je maigris je me sens pas bien avec ça

M Expliquez-moi

m (silence)

M Hein?

m Je me sens pas bien...pas bien

M Mais qu'est-ce que vous appelez "ne pas vous sentir bien"?

m Je suis maigre

(ici quelques échanges où le médecin veut convaincre le malade qu'il n'est pas maigre)

M Mais vous êtes plus fatigué que d'habitude?

m non non non je suis pas fatigué

M Ah ben alors?

m non

M Hein?

m Non je suis pas fatigué

M Ca vous inquiète simplement de maigrir

m Oh non c'est pas ça mais vraiment des fois ça me vient la nuit
je me lève trois quatre cinq fois pour aller aux WC (p. 38)

Bien que M. Lacoste analyse de près les formes linguistiques de l'interrogation, cette analyse n'est pas la finalité de son travail. A travers cette description détaillée elle tente de cerner ce qui se passe dans une situation sociale caractérisée par une assymétrie des acteurs: pouvoir contre non pouvoir, connaissances scientifiques contre peur diffuse.

2. Théories et analyses du discours

A la différence de l'ethnographie de la communication, elle aussi concernée par le discours, ce qui s'est développé en France sous le terme "analyse de discours" ne s'est pas intéressé à la connaissance du discours "ordinaire", mais principalement du discours politique, ou tout du moins des discours tenus d'une place de pouvoir: discours scientifiques, publicitaires... En conséquence les analyses de discours en France sont massivement

analyses de discours écrits: journaux, tracts, manifestes, actes de congrès, slogans publicitaires, articles... Liées aux précédentes, une autre caractéristique des analyses de discours, ici, est leur intérêt pour les grands textes historiques: Les Cahiers de Doléances de 1789, étudiés par D. Slatka (voir Langages n° 23), les discours du Gal de Gaulle sur la guerre d'Algérie (études de D. Mالدیدیر, Langages n° 23), La guerre civile en France, texte de Marx analysé par L. Guilbert (La Nouvelle Critique, 1971), les actes du Congrès de Tours (J.B. Marcellesi, 1971)...

Les méthodologies d'analyse restent fortement influencées en France par les propositions de Harris dans Analyse du discours (tr. fr., 1969). Certains travaux, surtout les plus anciens, ont appliqué assez fidèlement les principes harissiens: recherche du mot-clé, réduction des énoncés du texte à des phrases de base grâce à un nombre fini de transformations, mise à jour des régularités structurelles du texte. C'est par une procédure semblable que D. Mالدیدیر analyse les reformulations données par 6 quotidiens français de discours du Gal de Gaulle, entre 1954 et 1959 (voir Langages n° 23 et Langue française n° 9).

Du côté de M. Pêcheux (1969), la méthodologie harisienne se sophistique par automatisation des procédures d'analyse, tandis qu'un discours théorique s'élabore sur les rapports entre langue et idéologie (voir Pêcheux 1975).

Certains chercheurs tentent aussi d'utiliser l'appareil conceptuel des théories de l'énonciation dans l'analyse de discours. On peut citer là le travail de L. Courdresses sur des discours de Blum et Thorez (Langue française n° 9), de E. Veron sur la presse argentine (Le hibou, Communications n° 28, 1978), et surtout celui de J. Simonin Grumbach (1975) qui représente l'essai le plus cohérent et le plus systématique d'intégration des concepts de l'énonciation (issus de E. Benveniste et de A. Culioli) à l'analyse de textes suivis ⁽¹⁾.

A travers ces différents travaux on peut discerner une préoccupation commune: comment théoriser l'articulation entre langage, histoire et politique? entre discours et idéologie?

(1) Pour un panorama des différents courants d'analyse de discours je renvoie le lecteur à D. Maingueneau, Initiation aux méthodes d'analyse du discours, Hachette, 1976

Le pouvoir du langage ne préoccupe évidemment pas les seuls chercheurs en sciences humaines. La tentative de B. Bretch de "rétablissement de la vérité" est là pour nous le rappeler: cette méthode vise à dévoiler l'idéologie du discours du pouvoir, et bien qu'elle mette en jeu de très petits moyens (une technique empirique de paraphrasage), elle démontre avec un maximum d'efficacité sociale que le langage n'est pas un instrument neutre et au-dessus des classes sociales.

Bretch a développé une pratique de subversion du discours nazi consistant en un démontage systématique des formules et de leur enchaînement. Il s'agit d'interroger chaque proposition, de chercher les vides au sein des argumentations, pour faire surgir du discours du pouvoir d'autres significations, une autre vérité. Pour exemple, je cite la première phrase d'un discours de Hess, et son rétablissement par Bretch⁽¹⁾:

Discours de Hess

Fier à juste titre de l'esprit de sacrifice et de la solidarité du peuple allemand, on pourrait dire aujourd'hui:

En cette veille de Noël, en cet hiver, l'Allemagne ne laisse aucun de ses enfants avoir faim; ses enfants qu'on poussait il y a trois ans à peine dans des manifestations provocatoires contre le peuple, contre la nation, contre la foi, pour un chaos bolchévique.

Discours "rétabli"

Fier de l'état d'esprit des possédants qui ont sacrifié une partie de ce que leur avaient sacrifié ceux qui ne possèdent rien et fier de leur disposition à se montrer secourables envers ceux qu'ils maintiennent dans la misère, on pourrait dire aujourd'hui:

En cette veille de Noël, en cet hiver les possédants allemands ne laissent aucun dépossédé mourir totalement de faim; voilà comment les possédants allemands traitent les êtres humains qui, il y a deux ans encore, manifestaient contre la partie de la population qui exploite l'autre, contre les discours vides selon lesquels les hommes font bien de protéger ce qui ne leur appartient pas, et contre la religion qui sanctifie la propriété, à seule fin d'exploitation, et ces manifestations, ils les faisaient pour une société bolchévique dans laquelle l'exploitation de l'homme par l'homme est impossible.

(1) Il s'agit d'un message de Noël de l'adjoint du Führer, Hess, en 1934; cité par Bretch d'après la Basler Nationalzeitung du 26.12.1934. Ce passage est extrait d'un travail de P. Fiala (1977).

Il ne s'agit donc pas de paraphrase au sens où l'entend habituellement la linguistique, c'est-à-dire fondée sur des critères formels. Comme le remarque P. Fiala (1977) "On peut donc transformer toute formule en fonction de la place qu'elle occupe dans un discours et de la place que ce discours occupe au sein d'une formation sociale. Cela implique une perpétuelle mise en relation des diverses composantes du discours avec les positions historiques, politiques de celui qui est le support du discours. La mise en relation de synonymie est ici apparemment très différente de ce qu'on appelle traditionnellement synonymie en linguistique. En réalité, la démarche de Brecht montre qu'en dernier ressort les critères de synonymie et de paraphrasage sont fonction des positions de classe" (p. 2.6).

Ce "travail" de la lecture est aussi au centre des recherches de J.P. Faye pour une "critique de l'économie narrative". Le langage, dans une conception matérialiste, "appartient à la matérialité de la circulation sociale" (1972, p. 129), et en tant que produit social il modifie la réalité sociale. Deux disciplines devraient être constituées - l'une empirique, la sociologie des langages, l'autre théorique, la sémantique de l'histoire- pour mener à bien "une critique de l'économie générale du langage et de l'action: de la production en général et de la production du langage comme cas particulier et fondamental à la fois" (1972, p. 116). Il faudra saisir les interactions qui existent entre "les champs de langage et leur référence (...) aux champs sociaux qui les produisent, et sur quoi ils produisent leur action" (ib. p. 127).

La critique de l'économie narrative contribuera ainsi à la compréhension de ce double procès qu'est l'histoire, à la fois langage et action. Le premier essai pour constituer ce champ est donné dans le "surrécit", "la narration des récits" que Faye a élaboré à propos du fait nazi: Les langages totalitaires.

Ce que je retiendrais de ses travaux, et ce pour quoi je pense qu'on ne peut pas parler d'analyse de discours sans tenir compte de son entreprise, c'est ce qu'il avance de l'articulation du langage au champ de l'histoire: le langage est constitutif du champ des luttes sociales, il n'en est pas seulement le reflet ou la trace. Dire cela et se donner les moyens de le démontrer, c'est régler définitivement la querelle à propos de la langue comme instance de la super-structure ou de l'infra-

structure, querelle qui avait été ré-activée par J. Staline en 1950, dans sa fameuse intervention à la Pravda: Du marxisme en linguistique.

3. Volochinov (Bakhtine)

La place de cet auteur dans le débat sur les rapports du langage et de la société est exceptionnelle à plus d'un titre. D'abord, c'est en 1929 que paraît en URSS l'ouvrage par lequel nous le connaissons: Marxisme et philosophie du langage⁽¹⁾. Les questions qui y sont soulevées, les propositions théoriques et méthodologiques restent d'une étonnante actualité. En particulier sa vigoureuse critique de la linguistique saussurienne, ou sa conception de l'objet de l'analyse linguistique sont parfaitement compatibles avec certains des développements de la sociolinguistique contemporaine, tels que nous venons de les voir.

En second lieu, pour des lecteurs européens écrasés par la médiocrité des textes marxistes (postérieurs à Marx) sur le langage dans ses rapports avec la société, et en tout premier chef celui de Staline, l'ouvrage de Volochinov fut plus que bienvenu. Rompant résolument avec un marxisme dogmatique, et une conception non dialectique de la langue-reflet, il nous propose une réflexion authentiquement marxiste sur ces questions trop longtemps négligées par le marxisme.

Centrale dans sa perspective est la théorie du signe idéologique (entre autre, du mot) socialement pluriaccentué, et comme tel, siège de la lutte des classes. Partant du fait que dans une communauté, des locuteurs de classes sociales différentes parlent néanmoins la même langue, il en déduit que "dans tout signe idéologique s'affrontent des indices de valeur contradictoires" (p. 44). Le signe n'est donc pas un simple reflet, passif, de la lutte des classes, il en est aussi un enjeu. En effet, la classe dominante tente d'effacer la pluralité d'accents du signe et de le rendre mono-accentuel, étouffant ainsi "la lutte des indices de valeur" dont le signe est le siège.

Je ne sais pas si B. Bretch avait lu ces lignes de Volochinov. Quoi qu'il en soit son travail de "rétablissement de la vérité" se présente

(1) Cet ouvrage parut sous le nom de Volochinov, mais il semblerait qu'il ait été écrit par Bakhtine, grand intellectuel soviétique spécialiste de littérature et de stylistique. C'est ce qui explique que la traduction anglaise (1973) ait paru sous le nom de Volochinov, et la française (1977) sous celui de Bakhtine.

comme une parfaite mise en pratique et démonstration de la lutte qui se joue, à l'intérieur du signe, entre des valeurs sociales contradictoires.

Dans le cadre de cette théorie du signe idéologique, Volochinov va dégager les caractéristiques de la langue -sa véritable nature- et partant de là, l'objet d'une philosophie du langage. Pour cela il entreprend une analyse critique minutieuse des réponses que les linguistes ont d'ores et déjà apportées à la question de la nature du langage. A l'intérieur de la linguistique de son époque, Volochinov dégage deux courants de pensée nettement différenciés dans leurs méthodologies comme leurs conceptions théoriques: l'objectivisme abstrait (avec entre autre Saussure et Meillet), et le subjectivisme idéaliste (avec entre autre W. Humboldt et Vossler).

Pour schématiser, Volochinov rejette à la fois l'objectivisme abstrait qui ne voit en la langue qu'un système abstrait de formes, et le subjectivisme idéaliste pour qui la langue est un processus de création individuelle ininterrompu: "La véritable substance de la langue n'est pas constituée par un système abstrait de formes linguistiques, ni par l'énonciation-monologue isolée, ni par l'acte psychophysologique de sa production, mais par le phénomène social de l'interaction verbale, réalisée à travers l'énonciation et les énonciations. L'interaction verbale constitue ainsi la réalité fondamentale de la langue" (p. 136).

La langue définie comme un système abstrait de formes stables n'est qu'une construction des linguistes. Dans la réalité sociale, et pour les locuteurs, la langue n'a d'existence concrète que dans l'énonciation, la parole. Mais ici, parole n'est pas à associer à individuel comme le fait l'objectivisme abstrait et le subjectivisme idéaliste:

"En réalité, l'acte de parole, ou, plus exactement son produit, l'énonciation, ne peut nullement être considéré comme individuel au sens étroit de ce terme; il ne peut être expliqué par référence aux conditions psychophysologiques du sujet parlant. L'énonciation est de nature sociale" (p. 119).

Parler d'interactions verbales dans la définition de la langue c'est introduire dans la problématique linguistique les sujets énonciateurs (et récepteurs), le procès de compréhension d'une énonciation, et la situation sociale où se produit l'interaction, et qui la détermine. Car

"jamais la communication verbale ne pourra être comprise et expliquée en dehors de ce lien avec la situation concrète" (p. 137).

Dans une telle perspective, l'objet de la linguistique se trouve singulièrement élargi. Pour Volochinov, l'étude des formes de la langue, l'aspect grammatical de la linguistique, ne représente qu'une partie de l'étude de la langue, et qui plus est, la dernière: l'ordre méthodologique qu'il propose est en effet le suivant:

- "1. Les formes et les types d'interaction verbale en liaison avec les conditions concrètes où celle-ci se réalise.
2. Les formes des énonciations distinctes, des actes de parole isolés, en liaison étroite avec l'interaction dont ils constituent les éléments, c'est-à-dire les catégories d'actes de parole dans la vie et dans la création idéologique qui se prêtent à une détermination par l'interaction verbale.
3. A partir de là, examen des formes de la langue dans leur interprétation linguistique habituelle" (p. 137).

La satisfaction que procure un tel programme est réelle, mais non moins réelles sont les difficultés qu'une éventuelle application soulève. Volochinov insiste justement sur la nécessité, pour appréhender la langue comme une réalité vivante, d'étudier les énonciations en liaison avec les interactions, et celles-ci en liaison avec les situations concrètes. Mais il n'explicite pas cette notion de "en liaison avec" dont le statut engage pourtant toute la conception des rapports entre langue et société. Il ne nous dit rien non plus du rapport des deux premiers points avec le dernier: quel sera l'apport spécifique de l'examen des formes de la langue? Comment évitera-t-on deux descriptions parallèles, celle des interactions puis celle des formes linguistiques?

Quelles que soient les difficultés d'un tel programme, je crois qu'il faut en retenir le rejet catégorique d'autonomisation du système linguistique, et ce d'autant plus qu'une telle démarche réductrice ne permet pas de traiter de phénomènes langagiers essentiels comme la production du sens et sa compréhension dans une interaction verbale.

Volochinov est formel sur ce point: pour pouvoir aborder la sémantique, la linguistique devra rompre avec ses pratiques traditionnelles, héritées de la philologie. Il s'explique longuement sur cette filiation qui fait que les linguistes européens⁽¹⁾ ont développé des méthodes d'analyse,

(1) C'est Volochinov qui établit cette restriction, et elle fait écho à ce que nous avons vu des différences dans la constitution de la réflexion sur le langage en Europe et aux USA.

des théories aptes à rendre compte de langues mortes étrangères, coupées de toute histoire. Le contexte social des discours n'a pu être intégré à la problématique, et seule demeure l'étude des formes, phonétiques, morphologiques et syntaxiques. De ce fait, le linguiste a été conduit à rechercher avant tout la régularité, la conformité à la norme, l'unicité:

"L'attitude du linguiste est diamétralement opposée à l'attitude de compréhension vivante qui caractérise les sujets dans un processus de communication verbale" (p. 115).

Volochinov introduit là les grands oubliés de la linguistique, les sujets parlants, sujets qui ne partagent pas le point de vue des linguistes sur la langue. Les positions sont antagonistes, car les uns et les autres s'attachent à des propriétés contradictoires de la langue: le sujet parlant s'oriente immédiatement vers ce qui dans la langue est "changeant et souple" tandis que le linguiste, au terme d'une construction, s'oriente vers ce qui, dans la langue, est système stable:

"Pour lui (le locuteur), le centre de gravité de la langue n'est pas situé dans la conformité à la norme de la forme utilisée, mais bien dans la nouvelle signification que celle-ci prend en contexte. Ce qui importe, ce n'est pas l'aspect de la forme linguistique qui reste immuable dans tous les cas, quels qu'ils soient, où celle-ci est utilisée. Non, pour le locuteur, ce qui importe, c'est ce qui permet à la forme linguistique de figurer dans un contexte donné, ce qui fait d'elle un signe adéquat dans les conditions d'une situation concrète donnée. Pour le locuteur, la forme linguistique n'a pas d'importance en tant que signal stable et toujours égal à lui-même, mais en tant que signe toujours changeant et souple" (p. 99).

C'est donc la nature même de la langue qui permet ces deux orientations contradictoires. Les formes linguistiques fonctionnent en effet à un double niveau: comme signal, c'est-à-dire comme "unité à contenu immuable", normalisé, enregistrable dans un dictionnaire, et que l'auditeur devra identifier; et comme signe, c'est-à-dire comme unité idéologique dont le contenu est dépendant de la situation, et que l'auditeur devra comprendre.

Cet éclatement de la langue en deux pôles contradictoires n'est pas sans rappeler ce que E. Benveniste a avancé de l'ordre du sémiotique et de l'ordre du sémantique dans les langues⁽¹⁾: les langues naturelles, et là

(1) "Sémiologie de la langue" dans Problèmes de linguistique générale, 1974.

est leur spécificité dans l'ensemble des systèmes sémiotiques, "combinent deux modes distincts de signifiance": la sémiotique renvoie au signe linguistique pris comme unité (la signalité de Volochinov); le sémantique renvoie à la production du sens dans le discours (le domaine du signe idéologique chez Volochinov). Et Benveniste ajoute: "Le sémiotique (le signe) doit être RECONNU; le sémantique (le discours) doit être COMPRIS". De son côté Volochinov disait que le signal devait être identifié, mais que le signe devait être compris.

Mais à la différence de Volochinov, Benveniste ne théorise pas les rapports entre ces deux ordres. Là où Benveniste parle de combinaison entre ces deux ordres, Volochinov parle de contradiction.

Ce caractère contradictoire de la langue, on le retrouve aussi au niveau de l'énonciation. Les éléments linguistiques qui composent une énonciation, par leur propriété de signalité, lui confèrent une signification stable et réitérable. Mais ces mêmes éléments linguistiques, en tant que signes idéologiques pris dans des situations sociales concrètes, confèrent à l'énonciation un thème, non réitérable, individuel.

4. Pratiques langagières

Je situerai la démarche de notre propre groupe de recherche (Pratique de la langue maternelle) à ce pôle "forçage": nous avons tenté, dans un autre texte⁽¹⁾, de cerner la tâche d'une sociologie du langage: décrire des pratiques langagières en tant qu'elles sont marquées par des rapports de force, d'exclusion et de domination, et qu'elles doivent donc être considérées comme des pratiques antagonistes. Nous posons que l'ensemble des pratiques langagières est organisé selon des rapports de force en pratiques dominantes et pratiques dominées, au sein d'une formation sociale donnée. Cet ensemble hiérarchisé de pratiques langagières, nous proposons de l'appeler une formation langagière. La sociologie du langage devra donc décrire les rapports de force qui structurent les pratiques langagières au sein d'une formation langagière, dans une formation sociale donnée. Nous posons donc qu'il existe des rapports de force entre les pratiques langagières, et non pas le langagier porte trace, ou reflète des rapports de force existant ailleurs, dans la société.

(1) Voir Boutet et al., 1976.

La notion de pratique a une pertinence certaine à propos du langage. On a vu qu'elle constituait un des points de rupture avec la linguistique dominante. Du point de vue empirique, cette notion peut désigner le fait que sous l'angle de l'énonciation et dans la production de discours, toute activité de langage est en interaction permanente avec le milieu où elle s'effectue. Elle est certes déterminée par les éléments de ce milieu, mais elle y produit aussi des effets.

Les déterminations sont multiples: la communication y est réglée par des contraintes dont on peut fournir un modèle abstrait (grammatical, rhétorique), mais qu'on peut aussi décrire en terme de norme sociale; d'autre part, la production de sens ne peut pas se décrire indépendamment de la place qu'occupent les locuteurs dans le milieu, des relations qu'ils entretiennent avec ce milieu et de la circulation matérielle de leur discours.

Les effets de l'activité de langage sur le social sont eux aussi multiples: effets de connaissance, de plaisir, de conscience, d'action. Le travail récent de J. Favret-Saada sur la sorcellerie dans le Bocage⁽¹⁾ apporte une démonstration magistrale des effets, de l'action du langage sur le social. Pour pouvoir aborder autrement qu'à travers l'anecdote ce qui se joue réellement dans la sorcellerie, elle a dû réviser le principe même de l'enquête ethnographique, à savoir que la parole qui circule entre l'enquêteur et l'indigène ait une fonction d'information. Quiconque s'obstinerait à considérer le langage comme simple transmission d'information se condamnerait à ne rien comprendre à la sorcellerie, car "la sorcellerie c'est de la parole, mais une parole qui est pouvoir et non savoir ou information" (p. 21). L'ethnographe ne peut pas chercher des informations juste pour savoir quand, côté indigène, cette enquête est interprétée comme recherche de pouvoir. Il ne saurait y avoir, en matière de sorcellerie, d'échange innocent d'information; car les mots ça a le pouvoir de tuer.

Parler de pratiques langagières c'est donc affirmer cette double caractéristique de l'activité langagière: elle est à la fois contrainte par des règles (internes au système linguistique comme externes), et agissante sur le social. La question qui se pose alors est celle de la théorisation de ces caractéristiques: est-il possible de les décrire, d'en formuler des règles, d'en abstraire des modèles?

Aucune réponse satisfaisante n'a encore été apportée à ces questions qui n'en sont pas moins incontournables pour quiconque aborde le

(1) Les mots, la mort, les sorts, Gallimard, 1977.

langage comme une pratique sociale.

Se donner des pratiques langagières comme objet entraîne une remise en question de la procédure de recueil des données. On a vu que la question des données était centrale dans le débat entre linguistes et sociolinguistes: d'un côté l'intuition, l'introspection, et du matériau phrastique, de l'autre des discours produits dans leur contexte social. Je soulignerai seulement que ces discours ne pourront pas être appréhendés dans des situations artificielles (tests, montages d'expériences), ni dans des situations individualisantes (interviews), mais dans des situations sociales effectives. Ces préoccupations méthodologiques ont été largement développées par Labov lors de son enquête sur le vernaculaire noir américain (tr. 1978).

Dans une sociologie du langage, c'est aussi le statut des données des matériaux linguistiques qui se modifie. Dans une théorie structuraliste, comme nous l'avons vu, le corpus a un statut instrumental ou d'exemplification: il permet la construction d'une théorie de la langue à visée généralisante. Dans notre démarche, les matériaux langagiers n'ont pas cette place instrumentale; nous ne sommes pas intéressés par la description systématique de telle forme linguistique, dans le but de construire une grammaire de la langue. En revanche, certaines formes linguistiques vont nous intéresser dans la mesure où nous avons l'intuition (à prendre dans un sens comparable à l'intuition dans la grammaire générative) que leur présence, leur exclusion ou leur tolérance dans des discours donnés est caractéristique d'une pratique langagière.

Par exemple, j'avais choisi, lors d'une recherche dans des cours préparatoires, d'étudier les présentatifs dans les discours tenus à l'école parce que la pratique langagière construite par l'institution scolaire tend à éliminer ces formes, pourtant massivement présentes dans la pratique langagière des usagers à l'école. De leur côté, P. Fiala et M. Ebel ont choisi, dans un ensemble de discours xénophobes, d'étudier les variations et le fonctionnement en situation d'énoncés du type: "Je ne suis pas xénophobe, mais...", ou "Je ne suis pas xénophobe parce que...". Ils ont fait ce choix parce que, dans la situation historique et dans le rapport de forces social et idéologique où les discours ont été produits, les formes linguistiques que prend la non-assertion de la xénophobie par un ensemble de locuteurs leur a paru un fait significatif.

Dès lors, quelles sont toutes les conséquences d'un tel déplacement dans le statut des matériaux langagiers? La variété de ces matériaux

ne risque-t-elle pas d'entraîner un éclectisme théorique dans leur description? Ne risque-t-on pas d'aboutir à l'impossibilité de comparer entre elles ces descriptions? On dispose en effet déjà de monographies, souvent détaillées, sur le fonctionnement langagier dans telle situation ou telle institution, mais les résultats de ces études reposent tantôt sur des méthodes d'analyse linguistique différentes, tantôt sur des analyses sociologiques difficilement compatibles entre elles.

Il est donc clair que se refuser à n'étudier que le système de la langue ne va pas sans poser de nombreux problèmes. Les énoncer n'est assurément pas les résoudre, mais le sens d'un projet sociolinguistique est au moins de ne pas les éviter...

Ouvrages cités:

- Bachmann C., 1975, "Enquête linguistique et ethnographie de la communication", CERLA, Université Paris Nord, ronéo.
- Boutet J., Fiala P. et Simonin-Grumbach J., 1976, "Sociolinguistique ou sociologie du langage", dans Critique, n° 344.
- Calvet L.J., 1974, Linguistique et colonialisme, Payot
- Corbin P., 1979, "De la production des données en linguistique introspective", dans Théories linguistiques et traditions grammaticales, Preses Universitaires de Lille
- Deulofeu J., 1977, Recherches en vue d'une étude de l'évolution de l'ordre des constituants en français, Université Paris 3, ronéo.
- 1979, "Les énoncés à constituant lexical détaché", dans Cahiers du GARS, n° 2.
- Faye, J.P., 1972, Théorie du récit, Hermann
- Fiala P., 1977, Recherches sur les discours xénophobes, Cahiers du Centre de sémiologie de Neuchatel, n° 26.
- Harris Z., 1969, "Analyse du discours", dans Langages n° 13.
- Hymes D., 1972, "Models of the interaction of language and social life", dans Directions in sociolinguistics, Holt, Rinehart and Winston Inc.
- Labov W., 1978, Le parler ordinaire, Minuit.
- Lacoste M., 1978, Interrogation, interrogatoire, Paris Nord, ronéo.
- Marcellesi J.B., 1971, Le congrès de Tours, Le pavillon.

Pêcheux M., 1969, L'analyse automatique du discours, Dunod

1975, Les vérités de La Palice, Maspéro.

Sacks, Schegloff et Jefferson, 1972, "A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation", dans Language, vol. 50, n° 4, part 1.

Simonin-Grumbach J., 1975, "Pour une typologie des discours", dans Langue, discours, société, Seuil.

Veron E., 1973, "Vers une logique naturelle des mondes sociaux", dans Communications n° 20.